

Pauvre Chuque !

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **47 (1909)**

Heft 8

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-205770>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Jean Descloux n'avait point envie de se quereller avec une pratique qui l'employait tous les soirs, et qui préférait voguer avec le courant qu'avec une rame crochue. Il manifesta sa prudence en faisant une réponse réservée.

— Il n'y a pas de doute, monsieur, que les peuples qui vivent sur la mer font de meilleurs vaisseaux et savent les conduire plus habilement : nous en avons eu une preuve ici l'été dernier ; vous serez peut-être charmé de connaître cette histoire. Un Anglais, on disait qu'il était capitaine dans la marine, fit construire une barque à Nice, et on la traîna à travers nos montagnes jusque sur le lac. Il fit un tour dans sa barque jusqu'à Meillerie par une belle matinée, et un canard ne nagerait pas plus légèrement et plus vite. Ce n'était point un homme à prendre conseil d'un batelier suisse, car il avait passé la ligne, et il avait vu des trombes et des baleines ! Bon ! Il revenait le soir dans l'obscurité, lorsque le vent vint à souffler des montagnes ; il se dirigea hardiment vers notre ville, jetant la sonde en s'approchant de la terre, comme il aurait pu faire à Spithead par un brouillard, et il avança comme un brave marin sans doute.

— Il aborda, je suppose, parmi les bagages de la grande place ?

— Monsieur se trompe, il cassa le nez de son bateau contre cette muraille, et le lendemain on n'aurait pu en trouver un morceau assez grand pour en faire une tabatière. Il eût tout aussi bien fait de sonder le ciel.

— Le lac a un fond néanmoins ?

— Je vous demande pardon, monsieur, le lac n'a point de fond. La mer peut avoir un fond, mais nous n'en avons point ici.

Il était inutile de disputer sur ce point.

Jean Descloux parla alors des révolutions qu'il avait vues. Il se rappela le temps où le Pays de Vaud était une province de Berne. Ses idées sur ce point étaient justes et assaisonnées d'un grand bon sens. Sa doctrine était simplement celle-ci : « Si un homme gouverne, il gouverne dans ses propres intérêts et dans ceux de ses parasites ; si la minorité gouverne, nous aurons plusieurs maîtres au lieu d'un seul : il faut que chacun d'eux soit nourri et servi ; et si la majorité gouverne, et gouverne injustement, le minimum du mal est accompli ». Sur ce point, l'Américain et le Vaudois étaient parfaitement d'accord.

Relativement à ses montagnes, Jean Descloux était un vrai Suisse. Il s'exaltait avec éloquence sur leur sublimité, sur leurs orages, sur leurs glaciers. Il avait, au sujet de la supériorité de sa patrie, les opinions de ceux qui n'ont jamais quitté leur pays. Il s'arrêtait avec la complaisance d'un Veveysan sur les célébrités d'une Abbaye des Vignerons, et semblait penser que ce serait un coup habile en politique, que d'instituer le plus promptement possible une nouvelle fête du genre de celle qui existait autrefois. Enfin, pendant l'espace d'un mois, ces deux philosophes discutèrent à qui mieux mieux sur le monde et ses intérêts.

J. FENIMORE COOPER.

Tantale. — Un passant à un petit confiseur à côté duquel il chemine dans la rue et qui porte un grand plat couvert de tartelettes à la crème.

— Tu dois souvent manger des gâteaux, mon petit ?

— En manger?... Oh ! non, m'sieu, jamais ; on me gronderait. Je les lèche seulement.

Toast. — Tout le monde a la tête en avant, l'oreille tendue, les yeux fixés sur l'orateur :

« Citoyens ! je bois à l'avenir, qui ne peut manquer d'arriver ! (bravos prolongés) et à l'abolition du passé, qui ne reviendra jamais ! (tré-pignements). »

A NOS JEUNES LECTRICES

EXISTE-T-IL un règlement pour l'usage de l'éventail ?

Dieu merci, aucune règle compliquée ne vient gêner la grâce de ce bibelot féminin. L'éventail sert à nous rafraîchir lorsque nous avons chaud, et c'est tout ! Quant à la manière de s'en servir, bien peu de femmes ont besoin de conseils sur ce point : leur grâce naturelle trouve à s'exercer tout spontanément dans ce joli geste balancé qui a tant d'élégance.

Toutefois, l'éventail suit la mode, comme toutes choses, dit un chroniqueur. Depuis quelques années, il a été entraîné dans un mouvement général de simplification pratique que nous vaut le développement constant de tous les sports et de l'automobile, en particulier. Il n'est plus, ainsi que naguère, souple, large et palpitant comme une aile d'oiseau lassé. Les coquettes d'il y a quinze ans s'appliquaient à surprendre le geste langoureux des belles Espagnoles qui s'éventent lentement, la moitié de l'éventail enveloppant le buste. Aujourd'hui, nous serions fort en peine de les imiter : les éventails ont diminué de dimensions : ils sont petits, peu encombrants, très propres à être glissés dans un sac, dans une poche, dans la manche d'un manteau.

Les éventails de valeur ne se font guère apercevoir que dans les dîners, les soirées tranquilles ou au théâtre. La jeunesse dansante et remuante a adopté presque uniquement l'éventail de papier, qui peut être d'une fantaisie très pittoresque, mais auquel on ne demande que le service d'une soirée. Il en a été tant perdu, tant brisé de ces fragiles feuilles de gaz peinte, de ces délicates montures d'écaïlle, de nacre ou d'ivoire, qu'on a renoncé à les exposer au danger ; nos danses ne sont plus assez paisibles pour elles.

L'éventail de papier offre d'ailleurs d'inappréciables avantages : il sert de carnet de bal ; le carnet de bal est en désuétude, le dos de l'éventail le remplace et, dans chacun de ses plis, on griffonne le nom des danseurs prochains.

On peut, en outre, sans grand risque, le laisser sur sa chaise et en marquer ainsi discrètement la possession.

Cet éventail pratique ne se prête pas aux attitudes langoureuses ; on ne peut guère avec lui que s'éventer à menus coups pressés qui ont bien, eux aussi, leur grâce alerte et juvénile. On cherchera à se servir de lui comme de tout autre, avec mesure, sans exagération ni afféterie d'aucune sorte, et l'on se gardera bien d'en faire un paravent à confidences derrière lequel on chuchote à l'oreille de ses amies des secrets de Polichinelle : le geste est peut-être piquant et coquet, mais il n'est pas correct.

Usons de l'éventail pour nous éventer et bornons là ce rôle qui en vaut bien un autre.

Pauvre Chuque !

Un pauvre diable, qui avait été riche jadis, mais pour qui la roue avait mal tourné — on lui disait « Chuque » — fut tout heureux, étant complètement décafé, de trouver un modeste emploi dans une banque.

Mais une profonde tristesse l'étreignait à la vue de tout cet or, de tout cet argent, de tous ces chèques qu'on maniait autour de lui et qui lui rappelaient son beau temps. Et à le voir ainsi triste et pensif, un de ses collègues de bureau disait un jour, avec commisération :

— Chaque chèque chic choque Chuque. R.

La moustache aussi.

Dans un village des environs de l'Isle, le coiffeur vit venir un jour à sa boutique un jeune homme qui lui demanda de le raser.

— Le menton ? fit le figaro.

— La moustache aussi, répondit résolument le client.

Notez que c'est à peine si l'on distinguait à l'œil nu les poils follets du menton, et que ce qui ombrageait la lèvre supérieure n'était guère plus touffu que le sourcil d'un enfant. Aussi, le coiffeur crut-il avoir mal entendu :

— Vous dites bien : la moustache aussi ?...

— Mais oui, la moustache aussi.

Alors, poussant un soupir, le barbier prit son rasoir et, crac ! en un temps et deux mouvements, la face du client fut glabre comme un œuf. Mais l'opérateur n'était pas encore remis de sa surprise :

— Ce n'est jamais sans émotion, dit-il d'un ton convaincu, tout en essuyant son rasoir, ce n'est jamais sans émotion que je f... bas la moustache à n'un jeune homme !

LE FILS A PAPA

(Chanson.)

L'AVEZ-VOUS vu sur la place,
Il va, vient, passe et repasse,
Ce jeune homme adonisé,
Pommadé, rasé, frisé ?
Un col de huit centimètres
Qui lui coûte un peïne à mettre,
Lui donne l'air aristocrate
Qu'aurait un manch' de rateau.

Quand il se montre en rue,
Chacun dit à sa vue
Ce jeune homm', quelle élégance
Et quel bel avenir il a.
Moi, je dis : Il a d' la chance
D'être le fils d' son papa !

*

Dans la banque paternelle,
Il doit, fortune cruelle,
Faire deux, trois additions
Et des vérifications,
Que l'caissier croit nécessaire
— Presque toujours — de refaire.
N'empêche ! Il aura l' bonheur,
Dans trois ans, d'être directeur !
Quand il se montre en rue, etc.

*

L' soir, au bal, il plastronne
Près d'une héritière bougonne ;
Torse droit et bouche en cœur,
Il est vraiment supérieur.
Mais de peur d' faire une « gaffe »
Il parle en styl' d' télégraphe :
« Oh ! Mademoiselle... Vraiment...
Ah !... scandaleux !... hum... charmant ! »
Chacun dit à sa vue
D'un petit' voix émue : etc. C. A.

EIN DÈVESEINT LA

LANGUE DE MOLIÈRE

Un de nos abonnés nous adresse l'allocation suivante, prononcée au banquet d'inauguration des hydrants du village de *** :

M'é bravé dzin, iaméré bin vo dèvesa in patoi, ma cliu monchus ne mé comprendront pas ; porant onco crairé qu'on sé fot dé leu et por lo subsidie, malheu ! Je su dan d'obedzi dé vo dèvesa in français, cin que mé baillé na couson dao diablo. Noutron régent m'a tant z'ao zu de : « Mon pauvre Benjamin, décidément tu es brouillé avec Noël et Chapsal ! »

Comme je n'ai jamais connu ces messieurs, je n'ai pas pu me raccommoier avec eux. Il n'y a pas de ma faute, au moins, car voyez-vous je ne peux pas souffrir d'être en bisebille avec autrui, ça m'empêche de dormir. Aussi, je peste qu'on diabblio, quand je vois des gens se boudier des mois de temps pour une affaire de partage ou de droit de passage, pour une vilaine raison en temps d'élection, ou bien d'anciennes bonnes amies se boudier presque à vie, pour un œuf qu'on a fait aussi gros qu'un bœuf.